Document généré le 1 juin 2025 01:58

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Du Manitoba...
Sur le damier des tombes d'Alexandre Amprimoz

Maurice Soudeyns

Numéro 35, automne 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39762ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Soudeyns, M. (1984). Du Manitoba... *Sur le damier des tombes* d'Alexandre Amprimoz. *Lettres québécoises*, (35), 85–85.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DU MANITOBA...

Sur le damier des tombes*

d'Alexandre Amprimoz

La littérature canadienne d'expression française hors Québec commence à faire parler d'elle. Quoiqu'elle se fasse encore petite, il faut désormais compter avec elle.

Alexandre Amprimoz est professeur de littérature canadienne au collège St. John de l'Université du Manitoba. Les Éditions du Blé viennent de publier un de ses ouvrages. Son oeuvre comprend aussi, nous dit-on, des publications en espagnol, en italien et en anglais.

Le recueil, dont les quelque 75 pages nous apportent un certain vent d'ouest, se présente dans une édition très soignée, d'allure classique. *Sur le Damier des tombes* s'ouvre donc sur un très long poème intitulé: «Victoire de la sainte»; poème gigantesque, capable à lui seul de soutenir l'ensemble du Damier. (p. 9)

ce chat à l'oeil de pieuvre escalade les cathédrales de sens le goût encore nous est vers libres de ce jamais singe (...)
(...) toi qui en sais plus long que le choeur sur le clitoris (...)
(...) dis-moi encore cette histoire de gardian et que le départ vers l'hypocras
m'entoure
tandis comme une quille
dans un jeu de chats
le soleil brille

Amprimoz n'y va pas de paroles mortes et bouscule la «sainte» écriture. Coup de tonnerre, coup de canon sur la poésie malheureusement suivi de «grenades fumigènes». Parce que après ce repas de gourmet, après cette splendide arabesque, cette explosion du sens précisément, plus rien: un souffle à peine perceptible, avec çà et là quelques paroles troubles. Fumée sur les ruines et silence de mort. Le silence de la pensée. Parce que le poète est un penseur: il aime Nietzsche, Hegel, Kafka, Laforgue et plusieurs autres. (p. 61)

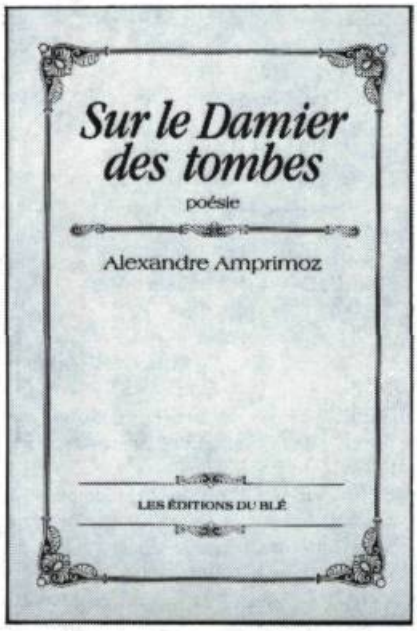
(...) du savoir
ton violon
suivait l'ombre
et le soleil était
mon seul lecteur

ivresse savante d'un moment
nous vivions nietzsche
ma chère surfemme

La conscience comme l'écriture de l'auteur ne sont pas, à proprement parler, canadiennes. La poésie d'Amprimoz est européenne et toute marquée —j'allais dire d'embonpoint classique — d'un lyrisme circonstanciel. On voit que l'auteur assume pleinement ce lien solide et ostensible que représente la vieille culture. C'est un homme qui connaît et qui aime les lettres; quand il «parle», il ne néglige jamais sa culture. Ce qui n'est pas un tort peut rapidement devenir une manie en ce cas. Car la poésie devient alors culture (au sens de savoir) avant d'être langage. Heureusement, Alexandre Amprimoz n'abuse pas de ce pseudo-procédé. La preuve est que quand il reprend contact avec le réel, il nous surprend agréablement. (p. 36)

le chant de l'allumette
est beaucoup trop court

celui de la chandelle
se fait miroir aux alouettes (...)



Le Manitoba n'étant pas accessible en métro, j'ai dû examiner à la loupe la géographie du texte pour parvenir à situer l'auteur dans son milieu physique. Et je n'ai pas eu de mal à le trouver. (p. 31)

dans la forêt
des hommes de neige
s'appuient contre les arbres
on dirait
qu'ils sont accoudés
à un bar (...)

(...) Ô la trompeuse paix
où le vent fait taire
l'écho du pendu
c'est la plaine à louis (p. 24)

Puis de temps à autre, de nouvelles pousses au rayonnement plus large. Un petit vent frais qui vient ouvrir une porte. Un regain de vigueur. Amprimoz abandonne son attirail et reprend la route, pourtant pas très convaincu encore. (p. 49)

ma voiture
je te fais sénateur
oui sénateur sec
comme un sécateur

maintenant tout est possible

mais la route mangera
toujours les serments

Subitement, je me rends compte que le coup de tonnerre du début avait sa raison d'être. Le représentation commençait, il fallait canaliser l'attention. Oui, je le dis: malgré la lourdeur des titres et l'odeur d'encens parfois, la poésie d'Alexandre Amprimoz se porte assez bien. □

Maurice Soudeyns

* Éd. du Blé, St. Boniface, Manitoba, 1983.